

BEAU

Une nouvelle offerte par

Mary Fleureau



Copyright © 2024 par Mary Fleureau

Dépôt légal : janvier 2023

Internet : www.maryfleureau.com

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur.

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à un usage collectif. Toute reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

TABLE DES MATIÈRES

1. BEAU	1
2. LIRE UNE AUTRE NOUVELLE	22
3. DÉCOUVREZ L'AUTRE CÔTÉ	23
4. À PROPOS DE MARY FLEUREAU	25

BEAU

Il était une fois, il n'y a pas si longtemps de cela, un monstre qui vivait à Saint-Anicet, petite ville de la Sarthe.

Peut-être que c'est ainsi que pourrait commencer le nouveau roman du dernier auteur de Thriller et autres genres horribles du moment. Ou bien peut-être que cette histoire serait adaptée en film, ou mieux encore, une série Netflix, celles qui remplissent toute une page du catalogue spécialement dédiée aux faits divers les plus sordides et sanglants.

Ce qui est certain, c'est qu'il n'irait ni voir ce film, ni acheter ce bouquin.

Étienne Vernier leva le nez de sa pochette cartonnée et des comptes rendus de son coéquipier étalés sur la table. Il se frotta les yeux, asséchés par la fatigue et la lumière malade du néon de la salle d'interrogatoire. L'esprit épuisé du policier s'égara dans la fixation de la chaise noire face à lui, vide.

Et dire, qu'il n'y a pas si longtemps de cela, ils étaient assis là, autour de cette même table grise, tous les deux.

Il entendait encore son rire.

Eddie Tesny avait un rire communicatif. Un rire doux, un poil timide, qui donnait davantage à sourire qu'à rire soi-même. Une sorte de chant léger. Son rire allait d'ailleurs avec sa voix : une voix de bibliothécaire, ou d'infirmier, pas celui qui gueule mais celui gentil, celui qu'on appelle systé-

matiquement quand il y a un gamin avec le bras cassé aux urgences.

M'enfin, c'était Tesny tout entier, au-delà de son rire et de sa voix, qui était adorable. Un jeune garçon aussi étrange qu'appréciable. Du genre grand et dégingandé. Des lunettes rondes sur le nez et un petit pull anglais, par-dessus un col de chemise criard mais rigolo. Un jour, c'était un pull marron sur une chemise rose à pois verts. L'autre, un pull blanc sur une chemise bleue avec des motifs de nœuds papillons.

Tout le monde connaissait Eddie et tout le monde l'adorait.

Il habitait un appartement au quatrième étage d'une résidence tranquille, dans un quartier non loin de la grande avenue commerçante. Tesny, pour le moins qu'on puisse dire, ne passait jamais inaperçu, avec son accoutrement tout droit sorti du magicien d'Oz et son rire à clochettes.

Mais Eddie Tesny était aussi connu pour son chien.

Si l'un était une drôle de fée un peu loufoque, l'autre était un démon. Un chien énorme. On n'a jamais réellement su qu'elle était sa race, c'était un bâtard, pour sûr, un mélange entre un patou et une vache, impossible autrement que la nature accouche d'un clébard de cette taille. La bête atteignait au moins quatre-vingt-dix centimètres au garrot et devait peser plus lourd qu'un âne mort.

Vraiment, la taille de cet animal, c'était n'importe quoi.

Le problème, c'était que Tesny ne sortait jamais sans lui.

Beau, c'était. Le nom de la bête.

Personne dans le quartier ne pouvait passer à côté de Tesny et de Beau. Littéralement. On ne pouvait s'approcher d'Eddie sans que le chien ne montre les dents.

Beau défendait si farouchement son maître que même le regarder dans les yeux valait une babine retroussée. À Saint-Anicet, les plaintes ont commencé à se succéder. D'abord, parce que toute la sainte journée, du matin lorsque Tesny partait au travail, jusqu'au soir quand il rentrait, Beau

foutait un boucan d'enfer. La bête aboyait, pleurait, grattait les murs et les portes, gueulait comme pas possible et privait de paix tous les habitants de la résidence, puis bientôt tout le quartier. À force de plaintes et de lettres recommandées, Tesny a finalement trouvé le moyen de prendre son chien avec lui la journée. Il devait certainement laisser l'animal dans sa voiture, mais qu'importe, tant que les voisins pouvaient de nouveau s'entendre penser.

Ensuite, parce que Beau faisait *peur*. Lorsqu'Eddie sortait, Beau nécessairement avec lui, la bête claquait des mâchoires face à quiconque les croisait sur le trottoir, aboyait contre les passants d'en face, contre les vélos, contre les trottinettes, contre le monde entier. Il tenait un cercle invisible et infranchissable autour de son maître que même des maîtres-chiens aguerris ne s'étaient pas sentis les couilles de tester les limites.

Et puis, vint la première morsure.

Presque par humour, ce fut le facteur.

Le pauvre bougre a eu le malheur de croiser Tesny et son chien juste devant l'entrée de l'immeuble. À peine le rigolo en pull beige et chemise verte ouvrit la porte, que la bête s'est jetée sur le postier. L'homme eut juste le réflexe de dresser les bras devant son visage.

Il finit à l'hôpital avec dix-huit points de suture et un poignet handicapé.

Ce fut la première fois que Vernier rencontra Tesny en personne.

Le facteur avait bien entendu porté plainte et Étienne Vernier, en tant que représentant de la loi, avait dû avertir le maître qu'il y aurait un procès. Et qu'il faudrait certainement prendre des mesures, vis-à-vis de Beau.

Enfin, c'est ce qu'il tenta de lui dire, par-dessus la folie furieuse du monstre à l'arrière de la voiture. Eddie avait à peine entrouvert sa fenêtre, juste assez pour entendre ce que Vernier lui racontait. Mais même à l'extérieur de la voiture, le

policier mentirait s'il disait qu'il s'était senti en sécurité. La twingo, jaune avec des autocollants de fleurs vertes et bleues, vraiment à l'image de son propriétaire, tanguait comme un bateau secoué par la tempête sous les à-coups du monstre sur la banquette arrière.

La bête devait être folle, ou malade.

Jamais Étienne n'avait vu d'animal aussi agressif envers les autres.

Un matin, pour les besoins du procès en cours, il demanda à Tesny de lui fournir tous les papiers de santé, passeport et compagnie de son chien.

« Ah oui, ils sont en haut, je vais les chercher, une minute », avait-il répondu de sa voix de bibliothécaire, doucement mais tout de même parfaitement audible, en pivotant sur ses talons et gravissant les marches de l'escalier deux par deux.

Vernier l'avait suivi par réflexe.

Au troisième étage, presque arrivé, il entendit les premiers couinements du chien. Il devait être enfermé dans une pièce à part. Cela ressemblait en tout point aux nuisances sonores dont s'étaient plaint les voisins : de longs pleurs aiguës, des aboiements rauques qui résonnaient dans toute la cage d'escalier et des coups de griffes contre la porte.

Eddie Tesny revint vite avec une pochette contenant tous les papiers dont Vernier avait besoin. Il s'excusa pour le bruit, gêné, en remontant ses lunettes rondes sur son nez.

« J'ai conscience qu'il a mal agi, mais il n'est pas méchant, vous savez. Il est... juste comme ça. »

Étienne attendit qu'il continue, mais apparemment ce n'était que ce qu'il avait à dire pour justifier que la bête ait failli arracher le bras d'un facteur qui n'avait rien demandé.

« Une résidence comme celle-ci n'est peut-être pas la mieux indiquée pour garder un animal comme le vôtre, lui répondit-il d'un ton pincé.

— Je sais, mais... on a déjà dû déménager, plusieurs fois. Et puis, je ne suis pas loin du travail, ici.

— Cela ne justifie en rien ce qu'il s'est passé. »

Vernier essaya de garder son calme, vraiment, il fit un effort monstrueux pour contenir le timbre de sa voix, mais les pleurs continus du chien et les coups contre la porte lui tapaient sur le système comme le bourdonnement aigu d'un moustique dans la nuit. Il en vint même à se demander comment les voisins avaient tenu si longtemps avant de se plaindre.

« Mais c'est pas vraiment sa faute...

— Écoutez monsieur Tesny, cela ne sert à rien de me parler de ça maintenant, de toute façon. Mais je vous conseillerais effectivement de réfléchir à votre défense. Votre chien a attaqué un homme et vous en êtes responsable. Enfin, sérieusement. Vous savez qu'il y a des enfants, dans le quartier ? La prochaine fois, j'aurai un mort sur les bras ! »

Le policier partit sans se retourner, les papiers de Tesny sous le coude. Il ne supportait plus d'entendre les longues plaintes lancinantes et les aboiements à l'étage au-dessus.

Sa chute arracha Vernier du sommeil avec un coup au cœur et une douleur au front. Le policier releva la tête de la table en se massant le crâne dans une grimace. Il cligna des yeux, se frotta les paupières pour en chasser la sécheresse floue.

C'est en se levant qu'il remarqua la pochette cartonnée tombée par terre.

Vernier s'accroupit tout en craquements d'articulations et courbatures dorsales, ramassa ses feuilles dans un tas mélangé et les tapota sur la table pour les aligner en une pile à peu près homogène. Un coup d'œil à sa montre : minuit trente.

Fait chier.

Le policier se traîna jusque dans le couloir, où l'attendait, juste avant l'accueil, une machine à café. Le distributeur brillait dans la pénombre des bureaux vides tel le saint Ggraal

sur son autel. Il fouilla dans la poche de son pantalon pour dénicher quelques vieilles pièces, les glissa dans la fente de la machine, et laissa son regard se perdre au bout du couloir vide en attendant son expresso ultra serré, pur jus de chaussette, sans sucre.

Il entendait encore son rire.

Un jour, pas plus tard que le mois dernier, il fallut bien aller chercher la bête.

Ils s'y étaient pris à trois ou quatre, avec un collègue maître chien descendu spécialement de Tataouine pour les aider. Le mec s'était pointé sapé comme la mascotte Michelin. Sur le coup, Vernier s'était presque foutu de sa gueule.

À peine deux heures plus tard, il ne riait plus du tout.

Aller chercher Beau dans l'appartement fut une opération digne des interventions qu'on voyait à la télévision. Étienne Vernier n'était pas monté, cette fois-ci. Étant responsable du dossier, il était resté en bas, sur le parking, avec Eddie Tesny d'un côté, et la petite Noëllys, sa sœur et ses parents de l'autre. Ce qu'il avait craint était fatalement arrivé : la bête avait attaqué une gamine, au mollet. La petite distribuait des flyers, ou des cartes, enfin un papier à la con pour la récolte du collège, ce truc qu'ils faisaient chaque année pour donner des conserves aux associations. Elle avait fini aux urgences, avec, heureusement, rien de trop irréparable physiquement – à croire que la viande repousse, à cet âge-là. La cicatrice, sur sa jambe, et celle, dans sa tête, allaient cependant rester un paquet de temps.

Ses collègues arrivèrent au quatrième étage. Vernier se reconcentra sur son boulot et tendit une autre convocation au propriétaire du chien. *Signature des papiers, où est-ce que vous l'emmenez, suggérer l'idée d'un accompagnement psychologique pour la gamine, vous allez recevoir un courrier recommandé* et tout le toutim. Vernier, en attendant qu'Eddie parvienne à trouver la case où signer à travers ses lunettes

rendues floues par les larmes, jeta un coup d'œil à la résidence.

Chaque fenêtre de la façade avait une ou deux têtes collées à son carreau. Les résidents étaient contents. Ils se félicitaient de l'opération, s'abreuyaient de la scène tel le gradin des arènes boit le sang du taureau.

Taureau, à peu de choses près.

Ils s'y étaient mis à trois pour faire monter la bête dans le fourgon. Un mec de chaque côté de sa gueule, avec un bâton de capture chacun, pour lui tenir la tête, et le troisième, derrière, pour le pousser dans le camion. Le monstre donnait des coups comme un animal sauvage, s'arqueboutait, se tordait dans tous les sens pour se défaire de ses filets. Les violents claquements de sa mâchoire résonnaient dans tout le parking, et la gamine se cachait déjà les oreilles et les yeux en pleurant contre sa mère.

Mais ce qui acheva les nerfs de la petite Noëllys fut les hurlements. Une fois dans le camion, Beau se jeta contre les portes tel un ours en cage, et hurla, hurla comme un porc blessé, des cris déchirants et aiguës, que Vernier entendait encore, le soir, dans le couloir de sa maison.

Le fourgon partit sous les applaudissements du voisinage.

Vernier récupéra son café – immonde – et retourna s'asseoir à la petite table de la salle d'interrogatoire, la même table à laquelle il avait vu défilier Tesny, puis des voisins, puis les parents de Noëllys, puis d'autres voisins.

Il se frotta les yeux. C'était il n'y a pas si longtemps, et pourtant, il avait parfois l'impression, comme cette interminable nuit, où ça c'était passé il y a une éternité.

Il entendait encore son rire.

Trois ou quatre jours après la saisie de Beau, Vernier dû se rendre au chenil, pour vérifier des trucs à la con vis-à-vis du passeport du chien. Il avait demandé à rejoindre directement

le véto dans un bureau, ou à l'accueil, enfin que ce soit rapide, efficace, qu'il puisse rentrer chez lui *fissa*. Mais surtout, qu'il n'ait pas à voir la bête.

Évidemment, quand il est arrivé au chenil, avec une tête plus prompte à exploser qu'une pastèque sous pression, il n'y avait personne. Honnêtement, Vernier hésita longtemps à simplement faire demi-tour. Mais non, il s'entêta à trouver le vétérinaire à la place. Traverser le couloir du chenil était tout comme arpenter celui des garde-à-vue, au commissariat. Dans une cellule, un clochard trouvé totalement bourré sur la voie publique. Dans une autre, deux ou trois racailles, qui continuent de s'insulter de grille à grille. Au fond, celui qui chiale, des gros pleurs de bébé qui appelle sa maman. Le policier passa sans regarder celles qui ne comptaient que des chiens endormis. En vérité, il fit de son mieux pour ne regarder aucun des boxes, de peur de tomber sur la bête enragée.

Mais, comme il aurait pu s'en douter, il trouva le vétérinaire à la grille derrière laquelle il y avait Beau.

Vernier n'entendit même pas de suite ce que le véto lui demandait, assourdi par le silence. Si le dos massif de l'animal n'était pas devant ses yeux, il n'aurait jamais cru que c'était le chenil de Beau. Les aboiements rauques, les claquements de mâchoire et les longs pleurs aiguës résonnaient partout dans le couloir d'aucun bruit. Rien. Nada.

Le monstre, sans son maître, se tenait alors juste là, calme et immobile, à fixer le mur.

Dos au couloir et aux humains.

« Monsieur ? Vous m'écoutez ? »

— Pardon, se secoua le policier en arrachant ses yeux du manteau blanc du chien. Vous disiez ? »

Le vétérinaire détourna le regard.

On avait donné l'ordre de piquer Beau. Irrécupérable. Déjà deux plaintes pour morsures. Une bête inadaptée. Sauvage. Dangereuse. Et Etienne avait pourtant croisé ce monstre,

cette bête folle avec son maître. La nouvelle lui tordit l'estomac tout le long du trajet du retour, tant qu'il grilla presque toutes les priorités à droite jusqu'à chez lui. L'animal amorphe qu'il avait eu sous les yeux, quelques heures plus tôt, était à l'opposé du monstre qu'il connaissait. Le chien semblait aussi fatigué qu'un vieux clown sur sa fin, usé jusqu'à l'âme de faire peur aux enfants.

Vernier se souvient quand il avait accompagné Tesny à l'euthanasie. Le matin-même, en se levant, Etienne s'était dît, rien à foutre, j'envoie le collègue. Il avait finalement changé d'avis en se brossant les dents. Il ne savait pas trop pourquoi, mais il avait l'impression qu'envoyer quelqu'un d'autre aurait été déplacé pour Beau. Il est donc retourné au chenil, les épaules lourdes, un goût amer collé dans la gorge malgré son dentifrice.

Il entendait encore son rire.

Eddie avait un rire communicatif. Un rire doux, un poil timide. Le genre de rire que Vernier ne pouvait confondre avec aucun autre, même aussi saugrenu que cela pouvait être dans le couloir du chenil, dans le couloir de la mort.

Le rire s'était mué en sanglot dès que Vernier avait passé le coin du couloir, le vétérinaire et son assistant avec lui.

Beau partit presque avec l'air soulagé.

Presque.

Vernier avait dû assister à l'euthanasie, comme témoin de la procédure, possiblement pour anticiper une réaction violente du maître, peut-être. Le policier s'était donc tenu là, tout au fond de la pièce, contre le mur. Il n'aimait pas ça. D'ailleurs, il détestait tant la mort qu'il n'avait pas d'animaux de compagnie pour cette exacte raison : il savait que leur survivre le foutrait en l'air.

Il avait consciemment détourné le regard. Ses yeux s'étaient promenés partout sauf sur la table au centre de la pièce – sur les carreaux blanchâtres aux murs, sur les af-

fiches sur l'importance de vacciner son animal, sur la pub pour Royal Canin et sur la boîte à gants en latex en équilibre précaire sur le rebord du lavabo.

Et pourtant, inévitablement, comme tracté par une curiosité morbide ou une compassion maladroite, il croisa le regard de Beau allongé sur la table.

Le chien n'accordait pas un seul regard à son maître, penché sur lui, pleurant dans sa fourrure.

Ses grands yeux noirs fixaient ceux d'Étienne, tout du long. Ils pénétrèrent l'âme de Vernier jusqu'à le rendre malade, au point où il ne savait plus s'il devait se jeter sur le vétérinaire, sur Tesny, ou juste attendre, paralysé, qu'enfin le large flanc du chien cesse de monter et descendre au rythme de sa lente respiration. Il soutint donc le regard de Beau, le bide en vrac, jusqu'à ce qu'il s'éteigne.

Dès que le vétérinaire dit « c'est fini », il sortit de la pièce et courut aux toilettes.

Le policier se frotta les paupières une fois de plus. Il dû pratiquement coller sa montre contre son nez pour voir les aiguilles à travers le voile de fatigue qui embrumait sa vue. Deux heures moins vingt. Bordel.

Vernier se mit des petites claques pour se réveiller et se fixa mentalement l'objectif d'avoir tout relu avant deux heures du matin. Il s'autorisa un bâillement, du genre comique, avec la bouche si grand ouverte que sa mâchoire faillit tomber, se frotta la nuque, se tapa de nouveau les joues et attaqua la dernière partie du dossier.

L'affiche Appel à Témoin glissa sur la table.

Les parents de la petite Noëllys avaient débarqué au commissariat avec l'air d'avoir vu un mort. C'était quelques semaines après l'euthanasie de Beau. Le procès n'avait toujours pas réellement démarré, on en était encore au stade où les avocats de chaque partie s'envoyaient des mails et des

courriers recommandés. Vernier les avait prévenus que cela pouvait être long, du genre très long.

« Non, monsieur et madame Chéron, je ne peux pas vous dire si...

— Aya n'est pas rentrée à la maison. »

Cela eut au moins l'effet de couper Vernier dans son élan. Le policier fit le tour du comptoir, les emmena non loin, juste sur les bancs métalliques de l'espace d'attente.

« La sœur de Noëllys ?

— Oui, répondit le père, parce que madame Chéron s'étranglait dans sa panique. Elle était censée être rentrée du lycée y a une heure maintenant.

— Attendez... elle n'a disparue que depuis une heure ?

— Oui !

— Quel âge a Aya, déjà ?

— 15 ans.

— Vous l'avez appelée ?

— Mais pour qui nous prenez-vous ? s'écria la mère d'une voix aiguë. Bien sûr qu'on l'a appelée ! Son portable sonne dans le vide, on tombe sur la messagerie. C'est pas normal !

— Elle a peut-être perdu son téléphone ? Ou on lui a volé ?

— Justement !

— Madame, je comprends votre panique. S'il vous plaît, reprenez-vous, parce que j'essaie de vous aider, là. Je ne peux pas faire grand chose de plus au bout de seulement une heure.

— On comprend, on comprend, tempéra son époux en frottant le dos de sa femme.

— Est-ce que vous avez appelé le lycée ?

— On a essayé, la ligne de la vie scolaire répond pas.

— Donnez-moi le nom de l'établissement, on va voir s'ils ne me répondent pas. »

Vernier retourna au comptoir d'accueil du commissariat. Il chercha le numéro via une recherche google sur son téléphone, puis appela l'accueil.

Non, Aya Chéron n'était pas en permanence. Apparemment, elle serait bien partie à dix-sept heures trente, après ses cours. Vernier se força au calme et commença à lister tous les endroits où l'adolescente pourrait être plutôt que chez ses parents. Avec des copines, avec une relation, dans un parc, dans un magasin, dans un bus, dans le mauvais bus... *Putain, un peu de contenance, ça ne fait qu'une heure.* Mais depuis Beau, la capacité d'Étienne à supporter les pleurs, de tout le monde d'ailleurs, s'était trouvée diminuée de beaucoup.

Il revint vers les parents esseulés d'un pas raide. Inutile de leur dire, l'inutilité du lycée devait être inscrite sur sa gueule.

« Écoutez, élaborait-il alors, d'un ton plus sec qu'il n'aurait voulu. Ce que je vous conseille, c'est de continuer de faire le tour du quartier et de l'appeler. Je vais commencer quelques démarches de mon côté. J'ai déjà toutes vos coordonnées de toute façon, ça sert à rien que vous restiez là. Je vous rappelle dans une heure ou deux, voir s'il y a du nouveau ? »

Les parents partirent en lui chuchotant un merci à peine audible.

Vernier les rappela deux heures plus tard, comme promis. Toujours pas de nouvelles. Monsieur et madame Chéron avaient fait le tour du quartier une douzaine de fois et avaient appelé toutes les copines d'Aya. Cette nuit-là, Étienne ne dormit pas de la nuit. À peine fermait-il les yeux que le lourd regard de Beau revenait le hanter.

Et c'est donc pour cette raison qu'il se retrouva à sept heures et demi du matin, les mains enfoncées dans les poches et le nez rougi par le froid, à attendre la possible arrivée de la jeune Aya devant le portail du lycée.

Le premier autocar débarqua peu de temps avant huit heures. Vernier avait commencé à souffler sur ses doigts pour les réchauffer. Mais huit heures trente passa ensuite, puis neuf heures, et il n'y avait toujours pas de Aya Chéron par-

mi les troupeaux de gamins qu'il avait vu défiler au gré des sonneries.

Le policier repartait vers sa voiture lorsqu'il aperçut Eddie Tesny qui venait vers lui, deux baguettes de pain sous le coude. Il salua Étienne avec un sourire mince, les lèvres gercées par le froid.

« Vous avez des enfants ? demanda à brûle pourpoint le Magicien d'Oz, cette fois-ci en pantalon rouge et bretelles en cuir sur un petit polo blanc.

— Non. Pourquoi ?

— Bah... vous attendiez devant le lycée. Je vous ai reconnu, depuis la boulangerie. Je pensais que vous veniez chercher votre fils, ou votre fille. »

Vernier se sentit bête, tout d'un coup. C'était cet air candide, peut-être un brin fofou, du jeune homme à lunettes qui devait le déconcentrer. D'ailleurs –

« Avez-vous vu Aya Chéron, depuis hier ?

— Qui ?

— La sœur de Noëllys, monsieur Tesny. La petite que Beau a mordu.

— Ah, oui. »

Eddie prit un air lugubre. C'était compréhensible. Il ne répondit pas de suite, ses lunettes plongées vers le bas. Sa main libre, celle qui ne tenait pas le pain, agrippa une bretelle et commença à spasmodiquement tirer dessus.

« Oui, oui, je vois bien, maintenant. Et non, je ne l'ai pas vue depuis hier après-midi. Pourquoi ? Elle a fugué ?

— Quand l'avez-vous vue, exactement ? Quelle heure ?

— *Oulah*, j'en sais rien de l'heure qu'il était, ma montre est cassée. Je l'ai juste vue à son arrêt de bus, celui au bout du trottoir.

— Que faisiez-vous ? Vous rentriez du travail ?

— Je me promenais.

— Vous vous promeniez ?

— Beau n'était pas le seul qui aimait prendre l'air, vous savez. »

Vernier se tut. La voix d'Eddie avait cassé. Il détourna le regard un instant, et se frotta les paupières tant bien que mal sous ses lunettes. Étienne se sentit mal.

« Désolé.

— Si vous saviez comme il me manque...

— Je comprends, concéda le policier, alors que Tesny tentait de camoufler un reniflement. Je ne vais pas vous retenir davantage.

— Vous avez des affiches ?

— Des affiches ?

— Pour Aya. Avec un numéro, une photo, enfin vous voyez.

— Je vais aller les imprimer, là. Je les collerais moi-même.

— Alors je vous appellerai, si je la vois.

— Merci. »

Eddie partit en se frottant de nouveau les yeux, se collant de la farine de pain partout sur le col de sa chemise.

Vernier appela les parents de la petite dès qu'il fut rentré au commissariat. Non, il ne l'avait malheureusement pas retrouvée. Il lui fallait maintenant la description la plus précise possible de comment Aya était habillée quand elle était partie, et sa ligne de bus, où il irait coller une affiche à chaque arrêt. Pull jaune à strass, jean noir slim, des Nikes blanches. Une doudoune noire également, avec de la fausse moumoute sur la capuche. Il les remercia avant de raccrocher.

Le ronron de la photocopieuse se joignit au bruit de fond des conversations étouffées par les portes fermées des différents bureaux.

Il commença par la résidence des Chéron, puis comptait remonter toute la ligne de bus arrêt par arrêt. Vernier était en train de scotcher l'appel à témoin sur l'intérieur de la porte lorsque cela finit par le rendre fou. La culpabilité. Il en lâcha même sa petite boîte de punaises, qui s'éparpilla sur le carrelage sale et mouillé du hall d'entrée.

Le policier gravit les étages quatre à quatre.

Arrivé au dernier, il prit quelques grandes inspirations, pour ne pas paraître essoufflé, puis toqua à la porte de l'appartement de Tesny. Étienne Vernier ne put s'empêcher de guetter les aboiements de Beau, ou les coups de patte derrière la porte. Mais bien sûr, il n'y avait plus aucun bruit. C'était tant silencieux que le policier faisait demi-tour lorsqu'Eddie ouvrit finalement la porte.

« Oui ? »

— Désolé, lâcha-t-il d'un coup, trop vite pour s'empêcher de le dire. J'étais en train d'afficher l'Appel à Témoins, en bas, et... Je suis monté pour... bref, je suis désolé, pour tout à l'heure. Je ne voulais pas vous blesser, vis-à-vis de Beau. »

Eddie mit le torchon qu'il tenait dans ses mains sur son épaule, puis essuya ses lunettes sur son pull. Sans elles, on aurait dit qu'il avait de tout petits yeux, à peine plus gros que des boutons. Il retrouva ses gobilles éberluées habituelles dès qu'il remit les verres sur son nez. Tesny fronça les sourcils.

« Vous... merci ? Je suis surpris, en vérité, répondit-il. Je vous imaginai... enfin, du côté de mes chers voisins. »

Étienne roula machinalement les affiches dans ses mains.

« Beau était dangereux, cela ne veut pas dire que vous ne teniez pas à lui. Vous savez, je reçois les mères de gens qui ont fait des conneries, parfois des sacrées merdes, tous les jours, j'le dis bien, tous les jours dans mon bureau. Leur gosse peut-être le dernier des psychopathes que leur mère les aime encore, parfois avec culpabilité, mais elles me demandent toujours, elles viennent, exprès, pour me demander, vous savez, comme si je pouvais y faire quelque chose, pour me demander si je pouvais faire en sorte que leur fils soit bien traité en prison, et cætera et cætera. Donc, bref. Je voulais pas retourner le couteau dans la plaie, tout à l'heure.

Eddie avait écouté son petit monologue sans l'interrompre, les yeux écarquillés, le regard brillant.

« C'est... euh, c'est gentil. Je pense ? dit-il finalement. Et, donc... et bien, je vais vous laisser ? Repartir chercher la petite ?

— Vous avez raison. Bonne fin de journée, monsieur Tesny.

— Merci, vous aussi ! »

Il referma la porte de son appartement en douceur. Vernier descendit les marches plus calmement, le cœur apaisé par la sensation d'avoir fait ce qu'il fallait. Enfin, presque. Au troisième étage, le policier avait déplié et re-roulé les affiches dans l'autre sens. Au second palier, il arrêta de descendre. La collante sensation d'avoir oublié quelque chose le rendait fou. Il fouilla même ses poches : clés, portefeuille, badge, portable... Il jeta un coup d'œil à la cage d'escalier au-dessus de lui. Une force inconsciente le forçait à retourner là-haut sans qu'il ne sache pourquoi. En faisant demi-tour, il repassa la conversation qu'il avait eue avec Eddie dans sa tête. Peut-être qu'il lui faudrait un peu plus de temps, pour intégrer que c'est bon, l'énergumène ne lui en tenait pas rigueur. Ou bien il s'était mal exprimé. Il repassa leur échange en boucle dans son crâne, encore et encore.

Il buta dessus comme un disque bute sur une rayure.

Cette fois-ci, Vernier toqua beaucoup plus fort à la porte.

Tesny ouvrit exactement comme tout à l'heure, son torchon à vaisselle toujours dans les mains.

« Oui qu'est-ce qu'il y...

— Je peux entrer ? l'interrompit le policier en forçant le passage sans lui laisser le temps de refuser. »

Il n'alla cependant pas plus loin que le couloir. Tesny rentra légèrement la tête dans ses épaules.

« Qu'est-ce qu...

— Quand est-ce que vous m'avez dit que vous avez vu la petite Aya, hier ?

— Euh..., balbutia-t-il en se balançant d'un pied sur l'autre, les mains entortillées dans son torchon. Dans

l'après-midi, mais je vous ai dit, ma montre est cassée, je ne peux pas vous dire l'heure exacte.

— Et vous l'avez vue où ?

— Euh... à son arrêt de bus, c'est ce que je vous ai dit.

— Vous l'avez vue descendre de son bus ?

— Euh... oui ? »

Vernier commença à avancer dans le couloir. Face à lui, Tesny reculait timidement, ses grands yeux écarquillés.

« Vous êtes sûr ?

— Euh bah oui... je crois.

— Ah. C'est pas la même chose, ça. Du coup, vous êtes sûr ou vous croyez ? »

Le policier fixa le regard d'Eddie au fur et à mesure qu'il pâlisait.

« Euh... je crois.

— Vous croyez, reprit Vernier.

— Oui.

— Vous croyez avoir vu Aya descendre de son bus scolaire hier après-midi ?

— Oui.

— Mais tant mieux, c'est génial ! s'écria soudain Étienne, changeant complètement d'attitude. Parce que personne d'autre ne l'a vue descendre du bus.

— Ah, à bon ?

— Oui, vous vous rendez compte ? Quelle chance. Elle est partie par où, ensuite, la petite Aya ? Vous avez vu ? Elle a pris quelle direction ?

— Je... je sais pas. Je me promenais, je suis pas resté là.

— C'est pas grave, on va trouver ensemble. Vous, vous alliez par où ?

— Euh... vers le parc. Là où j'emmenais Beau, avant.

— D'accord. Donc vous, vous alliez vers le parc. Et la gamine, vous l'avez croisée, ou elle marchait dans la même direction que vous ?

— Je... je sais pas.

— Oh quand même, rigola presque Vernier. Allez, essayez de vous souvenir. Elle vous a suivi, ou vous vous êtes croisés ? »

En lui posant la question, le policier avait encore, l'air de rien, avancé de quelques pas. Il apercevait maintenant du coin de l'œil le salon et l'entrée de la cuisine par-dessus l'épaule d'Eddie.

« Euh... on s'est croisés. Elle devait rentrer, je suppose. Je pense.

— Ok, c'est génial, vous m'avez déjà bien avancé. Dîtes, je change complètement de sujet, annonça Vernier en le balayant lentement du regard, mais vous avez quand même un sacré style.

— Ah, bah... merci.

— J'adore vos chaussures, d'ailleurs. Vous ne portez que de ce genre là, en cuir, bout pointu, bien classe ? Jamais de baskets ?

— Non, non, pas de baskets, répondit Eddie dans un éclat de rire gêné. »

Des petites clochettes confuses. Un son cristallin et communicatif, qui tira un sourire à Vernier, quand il lui répondit :

« Et donc, la paire de Nikes blanches, dans le salon là, elles ne sont pas à vous ? »

Son hôte ouvrit grand les yeux et se tendit droit comme un i, comme s'il venait de poser la main sur une clôture électrique.

Le policier le poussa sur le côté et traversa l'appartement. Il se figea à l'entrée de la cuisine.

Des sacs. Des sacs poubelles, trois, quatre, cinq. Partout.

Il mit discrètement la main sur son arme tout en demandant à Tesny, qu'il surveillait du coin de l'œil, d'un ton léger, s'il avait eu des invités, dernièrement, parce que franchement, ça faisait beaucoup de poubelles, pour une seule personne.

Il allait ouvrir le premier sac lorsque le bruit résonna partout autour de lui.

Vernier chercha Beau du regard. Il imagina la bête aboyer, pleurer, et labourer la porte, comme on l'entendait gratter depuis le palier, depuis le hall de l'immeuble.

« Vous avez refait la peinture ? demanda le policier presque sans le faire exprès, en constatant qu'il n'y avait aucune marque de griffes sur l'intérieur de la porte d'entrée. »

Étienne Vernier sortit lentement son arme. Canon toujours vers le bas, il demanda calmement à Tesny de ne pas bouger. Ce dernier ne fit rien sauf lâcher un nouveau petit rire étranglé, un grelot sur lequel Vernier aurait marché avec ses grosses chaussures d'intervention.

Parce que si la porte d'entrée était intacte, celle au fond du couloir, fermée, était en piteux état.

Le bruit recommença. Un grattement contre la porte, à peine audible, discret comme les pattes d'une souris dans les murs.

« Vous allez ouvrir cette porte, s'il vous plaît, monsieur Tesny.

— Ah... rit toujours nerveusement son interlocuteur. Vous avez un mandat ?

— Je vais compter gentiment jusqu'à trois, lui répondit Vernier à la place. Et si au bout du compte, vous n'avez pas ouvert cette porte, moi j'ouvrirais le feu, monsieur Tesny, d'accord ? »

Eddie lâcha un nouvel éclat de rire étranglé.

« Vous... vous pouvez vraiment pas faire ça. J'ai pas à...

— Un, l'avertit Vernier en levant un peu son arme. »

Tesny lança un coup d'œil par-dessus son épaule vers la porte d'entrée derrière lui.

« La balle ira plus vite que vous, le prévint de suite le policier. Deux. »

Eddie tenta quand même de courir. Vernier tira.

L'homme s'étrangla dans un cri douloureux en tombant au sol. Il serra son bras contre lui en gigotant comme un poisson hors de l'eau sur le carrelage, le sang salissant son petit pull en laine.

Vernier le saisit par le bras, le premier qui lui venait sous la main, et le ramena dans le salon où il le tint contre le mur, le temps d'attacher un de ses poignets au pilier d'un vaisselier massif avec un serre flex. Il traversa le salon dans l'autre sens et démontra la porte condamnée. Tout le panneau de bois était défoncé par de profonds coups de griffes, comme si une bête enragée tentait désespérément d'entrer dans la pièce.

Le lourd regard de Beau se projeta à la vue de Vernier. Le policier ferma les yeux, un instant, juste le temps de chasser ces immenses orbes noires de son esprit. Il serra les poings à s'en faire mal.

Lorsqu'il rouvrit les paupières, il espérait que son regard s'était adouci. Il fit de son mieux, en tout cas, pour prendre une voix rassurante, lorsqu'il détacha la petite Aya du lit sur lequel elle était épinglée, bras et jambes écartées.

Il enveloppa la gamine dans une couverture et la porta jusqu'au salon, où il manqua de trébucher dans la gamelle de Beau au passage.

Vernier étouffa un nouveau bâillement. Il frotta ses paupières qui le brûlaient tant qu'elles auraient pu être de sable, puis regarda sa montre. Deux heures dix. Il avait fini.

Le policier se leva dans un raclement de chaise et rassembla toutes ses pochettes cartons dans une pile à peu près propre. Il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à la petite table grise et la chaise en plastique noire qui trônait au centre de la salle d'interrogatoire.

Il entendait encore son rire.

Vernier, dans l'encadrement de la porte, eut une pensée pour l'immense patou. Dans ses nuits d'insomnie, il s'était renseigné sur la race de Beau. Un chien de berger, spéciale-

ment dédié à protéger les troupeaux du loup. Tout en fermant la porte, son esprit épuisé partit ailleurs, en montagne, où il se demanda comme le patou pourrait réagir, vis-à-vis des promeneurs, s'il était le gardien d'une bergerie qui abritait le loup en son sein.

Il éteignit la lumière.

LIRE UNE AUTRE NOUVELLE

Vous avez aimé ce court récit et souhaitez lire une autre nouvelle gratuitement ? Alors rendez-vous sur le site de l'autrice www.maryfleureau.com pour accéder à toutes les histoires offertes aux abonnés !

Et si ce n'est pas déjà fait, vous pouvez également vous inscrire directement à la Newsletter de Mary Fleureau en suivant ce QR code :



DÉCOUVREZ L'AUTRE CÔTÉ

« Avec un style original et une tension qui monte crescendo, *L'Autre Côté* est un roman psychologique qui sort vraiment de l'ordinaire. » — *Philippe Soares, président du Frissons Festival.*

Boscmort, parc du Mélèzin. Trou perdu dans les Alpes, aussi peu souvent visité que cette vieille tombe anonyme au fond du cimetière.

La tombe, Will a déjà un pied dedans. Ses démons et lui ne se font aucune illusion.

Dans le cimetière, de nouvelles fosses se creusent de jour en jour. Ses anciens collègues de la police sont à la ramasse. Parfois les cercueils contiennent des corps. Parfois la bête n'en laisse rien.

Mais quand une tombe s'ouvre avec le nom de Cally, Will n'a pas d'autres choix que d'affronter les fantômes de son passé.

La bête est revenue.

Elle a emporté sa fille.

Mais Will va aller la chercher. Même s'il doit passer de l'Autre Côté.

Disponible sur Ama-
zon ou dédié sur
maryfleureau.com



En 1997, On se souvient de l'Été dernier, Buffy nous protège des vampires et un nouveau Chair de Poule sort tous les mois. Au milieu de tout cela, naît Mary Fleureau.

Autrice d'Épouvante, de Thriller et de Fantastique, elle se démarque par l'espoir qu'elle tient toujours à ajouter dans ses histoires d'horreur.

Inspirée par le folklore gothique classique et la popculture horrifique, l'autrice s'appuie sur ses études de philosophie et sa grande sensibilité pour dépeindre les relations humaines avec justesse, aussi bien dans leurs bons que mauvais aspects.

Suivez l'autrice sur ses réseaux :



[instagram.com/maryfleureau/](https://www.instagram.com/maryfleureau/)



[goodreads.com/author/show/29425389.Mary_Fleureau](https://www.goodreads.com/author/show/29425389.Mary_Fleureau)

u



[facebook.com/maryfleureau](https://www.facebook.com/maryfleureau)

Merci!